

# Le mystère du treizième portrait de Léonard de Vinci élucidé

La provenance, longtemps contestée, du « Profil de la Belle Princesse » vient d'être établie au terme d'une longue enquête scientifique.

Léonard est bien l'auteur de ce dessin acheté 21 000 dollars en 1999 et qui pourrait maintenant valoir 5 000 fois plus.



ÉRIC BIÉTRY-RIVIERRE

ebietryrivierre@lefigaro.fr  
GRAND REPORTER AU SERVICE CULTURE

Ces deux ingénieurs indépendants sont la version sérieuse de Dan Brown. Pour percer les secrets de Léonard de Vinci, Jean Penicaut et Pascal Cotte ne croient pas le moins du monde au surnaturel ou à l'ésotérisme. Ils misent sur la science et la technologie. Et gagnent. Il y a quelques années, leur laboratoire, Lumiere Technology, installé dans une arrière-cour du boulevard Saint-Germain à Paris, avait proposé une retentissante reconstitution des couleurs d'origine de *La Joconde*. Dans quelques semaines, ils s'apprêtent à révéler que *La Dame à l'hermine* du même Da Vinci, joyau du Musée de Cracovie, n'a pas toujours été celle que l'on croit (suspense!).

Aujourd'hui, ils dévoilent la provenance du *Profil de la Belle Princesse*, un dessin aux trois craies et encre sur vélin, confirmant ainsi une authenticité pourtant vivement contestée. Son actuel propriétaire, Peter Silverman, un collectionneur canadien vivant en Suisse, peut être heureux. La feuille, payée 21 000 dollars en 1999, pourrait dépasser désormais les 100 millions! Cela d'autant plus aisément qu'aujourd'hui Martin Kemp, l'autorité mondiale pour tout ce qui touche au maître toscan, professeur émérite d'histoire de l'art à l'université d'Oxford, va valider à cent pour cent le rapport des Français. Lors d'une conférence de presse, il a même prévu d'annoncer la révision de son livre-somme sur l'artiste (*Leonardo*, Oxford University Press, à paraître le 6 octobre) où il ménagera une place à ce qui apparaît désormais comme étant le treizième portrait du génie.

## Une empreinte palmaire au niveau du cou

L'arme de Penicaut et Cotte? Une caméra haute définition multispectrale construite par leurs soins et unique au monde. Un matériel de 600 kg que même le Centre de recherche et de restauration des musées de France envie. Ce centre, qui dépend du CNRS et qui est basé dans les sous-sols du Louvre, possède pourtant un accélérateur de particules fort prisé dans le monde entier. Mais l'appareil de Lumiere Technology, outre le fait qu'il peut être transporté facilement - une camionnette suffit -, est capable de capter sans la moindre intrusion 12 000 pixels pour reconstituer une matrice de 240 millions de pixels. Treize filtres décalquent avec une finesse inégalée le spectre, des ultraviolets aux infrarouges, pour produire 3,120 milliards de données. Soit huit cents fois plus qu'une caméra professionnelle.

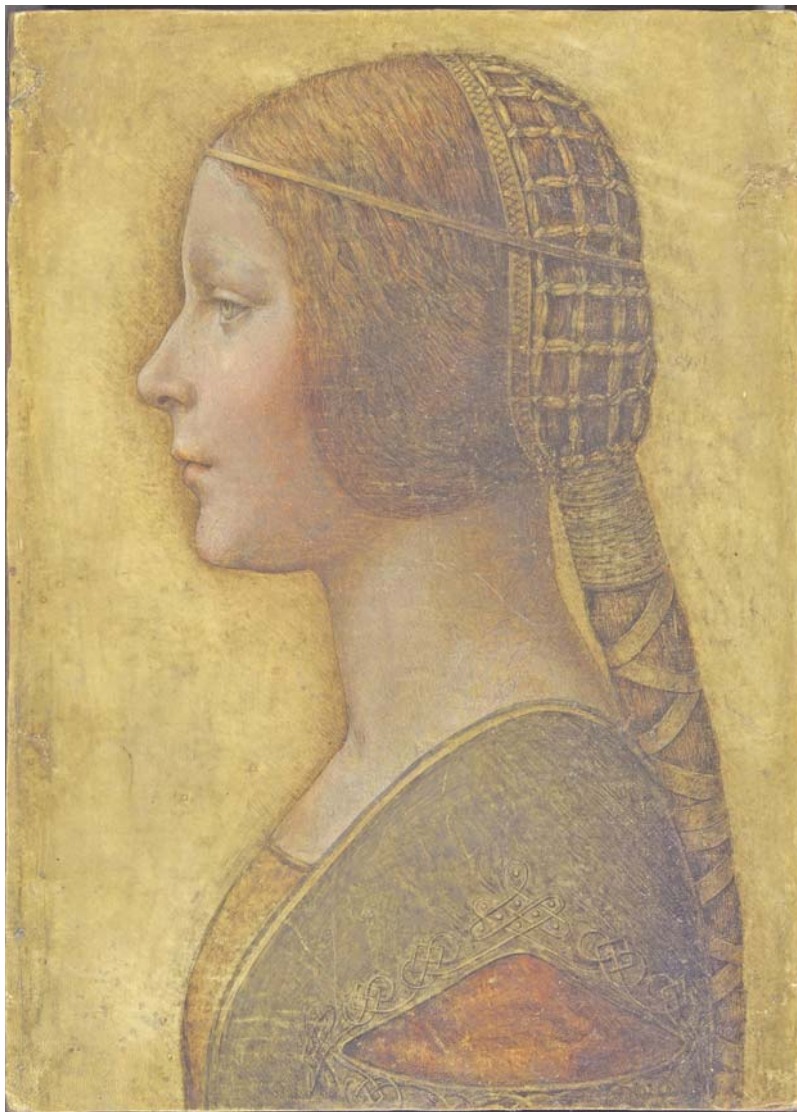
Pour la *Belle Princesse*, tout commence le 30 janvier 1998. Ce jour-là, Peter Silverman participe en candidat malheureux à la vente aux enchères du portrait par la maison de vente Christie's à New York. La pièce est alors intitulée *Jeune Fille de profil en costume Renaissance*, et cataloguée comme étant « allemand, début du XIX<sup>e</sup> siècle ». La marchande d'art new-yorkaise Kate Ganz l'acquiert pour 21 850 dollars. Neuf ans plus tard, aucun autre client que Silverman ne s'étant manifesté, elle le lui revend sans aucun bénéfice. Le Canadien a du flair. Depuis 1998, il a l'intuition que ce pourrait être un portrait original de la Renaissance italienne, et éventuellement de la main du célèbre élève de Verrocchio.

Il s'entête. « En 2007, je l'ai vu arriver boulevard Saint-Germain avec une enveloppe », raconte Penicaut. Il m'a seulement dit : "J'ai entendu parler de votre laboratoire, pourriez-vous photographier ce dessin?" L'équipe se met à étudier le vélin. Il semble petit (33 cm sur 24 cm) mais chaque micron recèle une somme d'informations conséquente pour qui sait les faire parler. Le balayage lumineux commence. Puis on procède à de multiples variations d'approche sur ordinateur. Apparaît, au moins, une partie d'empreinte. Palmaire et non digitale, au niveau du cou. Cet élément est confirmé en 2009 par



« Cette histoire, intégralement retracée, met définitivement fin à la controverse »

MARTIN KEMP,  
HISTORIEN DE L'ART,  
SPECIALISTE  
DE LÉONARD DE VINCI



Proposé à la vente en 1998 comme étant « allemand, début du XIX<sup>e</sup> siècle », ce petit vélin de 33 cm sur 24 cm a été enfin attribué à Léonard de Vinci grâce aux données d'une caméra haute définition multispectrale construite par les ingénieurs français Penicaut et Cotte.

LUMIERE TECHNOLOGY/LT2 SAS

un chercheur canadien. Il estime la trace « très comparable » à celles relevées sur le *Saint Jérôme* du Vatican.

Autres indices, le tracé légèrement courbé, manifeste d'un gaucher. Enfin, les vêtements et la coiffure. Peut-être les couleurs des Sforza et la mode de leur cour milanaise, le carbone 14 situant la feuille aux environs du XVI<sup>e</sup> siècle. Forts de ces premiers indices Martin Kemp et Pascal Cotte identifient provisoirement l'image comme étant celle de Bianca. Fille illégitime du duc Ludovico Sforza, elle a été légitimée et mariée en 1496 à Galeazzo Sanseverino, le commandant des armées du duc. Elle est morte tragiquement quelques mois après son mariage.

Fin 2009, Kemp se résout à rebaptiser celle qu'on appelait *La Belle Milanaise* d'un surnom plus prudent : *La Belle Princesse*. Quatre autres historiens de l'art vont dans le même sens. Enfin, de Californie, le très respecté Carlo Pedretti avance que, si l'hypothèse de Silverman était corroborée, « ce pourrait être la plus importante découverte concernant l'œuvre du maître depuis cent ans ».

Reste donc encore du travail à Lumiere Technology qui entend faire franchement pencher la balance. Cela d'autant que divers experts qui avaient négligé l'hypothèse d'attribution quand l'œuvre avait été proposée à New York campent sur leurs positions. Il faut dire que de simple querelle d'experts l'affaire s'est transformée en scandale potentiel quand Jeanne Marchig, la cliente qui avait confié la vente à Christie's, avait déposé plainte contre la maison d'enchères. La procédure sera suspendue en première instance pour prescription des faits. Mais la controverse s'est envenimée.

Afin de la clore, Pascal Cotte va devoir entreprendre un voyage dans quatre pays européens. Sur les photos considérablement agrandies qu'il a produites, il a en effet repéré trois trous minuscules dans la

bordure gauche. Des trous d'aiguille? La couture d'une reliure? Leur écart est régulier. Kemp qui les a vus aussi pense alors que le vélin pourrait provenir d'un ouvrage. Il alerte son réseau : « Connaissez-vous des livres liés aux Sforza d'au moins 33 cm sur 24 cm et fabriqués dans les années 1490? » La réponse ne tarde pas. Elle émane d'un autre historien de l'art, David Wright. Oui, assure-t-il, il y en a quatre. On les appelle les Sforziades. Ce sont de luxueux codex imprimés sur parchemin. On y conte l'histoire élogieuse de Francesco Sforza (le père du duc). Chaque exemplaire a été offert à un moment clé de la vie des grands de la cour milanaise, lors de la naissance d'un enfant ou d'un mariage.

## Enquête à Varsovie

L'un se trouve à la Bibliothèque nationale de France, l'autre à la British Library, un troisième partiellement démembré à Florence et au Vatican. Quant au quatrième, également daté et d'origine parfaitement prouvée, conservé à la Bibliothèque nationale de Varsovie, il a été produit spécialement pour le mariage de Bianca et de Galeazzo chez qui, précisément, Léonard a vécu! Cotte cible donc d'abord la Pologne. Bingo! Les trous correspondent, il manque une page et la nature des vélin est identique. Il visite ensuite les autres bibliothèques mais seul le premier volume colle.

Historiquement cette merveille enluminée est d'abord partie dans les collections de François 1<sup>er</sup>. Puis elle fut offerte en 1518 au roi de Pologne Augustus Jagellon pour son mariage avec une autre jeune Sforza. Avant de réapparaître dans les collections de l'un de leurs descendants, de la branche des Zamoyski. C'est à cette période, au XVIII<sup>e</sup> siècle, au moment d'une restauration de la reliure, que l'image aurait été découpée. Sans doute un Zamoyski aimait-il trop le profil de Bianca pour ne pas l'enca-

drer. La feuille, collée sur un support en chêne, est ensuite passée entre diverses mains jusqu'à celles d'un grand restaurateur suisse, George Marchig, feu le mari de celle qui committ l'erreur de s'en défaire en 1998. « Cette histoire, intégralement retracée, met définitivement fin à la controverse », tranche enfin Kemp, sautant au passage la performance des Français. Belle démonstration en effet : on n'a pas tant d'informations pour *La Dame à l'hermine*, par exemple.

Pourtant, chose curieuse, la prochaine grande exposition consacrée à Léonard, qui s'ouvrira le 9 novembre à la National Gallery de Londres, bien que portant sur ses années milanaises, ne présentera pas la découverte. Le vélin pas plus que le codex n'ont fait l'objet d'une demande de prêt. Les langues mal intentionnées disent que le musée ne voudrait pas accabler Christie's. On sait que l'erreur est humaine, néanmoins beaucoup reste encore à faire pour convaincre les experts en arts patentes d'utiliser systématiquement les technologies de pointe dans leur travail d'authentification. Des instruments comme celui de Lumiere Technology leur font un peu peur. Si les nouvelles caméras peuvent faire apparaître d'heureuses surprises dans des fonds qui valent souvent des fortunes, elles peuvent aussi engendrer de terribles déconvenues. Alors, combien de vrai, combien de faux dans nos collections? Au XXI<sup>e</sup> siècle, des réponses certaines sont désormais possibles. ■